

Mes années folles

La première fois que je suis entrée à l'École Normale Supérieure de Fontenay-les-roses, c'était le jour des résultats du concours. J'étais confiante. Absolument certaine, non d'avoir réussi (je n'avais aucune ambition de côté-là), mais d'avoir « intégré », comme on disait, comme nous disions.

Dans le soleil d'une fin d'après-midi de juillet, nous avons assisté à la proclamation, un rite cruel, injustifiable et que, sur le moment, j'ai trouvé pratique, rapide et agréable. Mon nom a été prononcé sans que j'aie eu le temps ni l'idée de trembler. Pourquoi étais-je si confiante ? Je ne le saurai jamais.

Rien ne me permettait de l'être. Aux concours blancs, je ne m'étais jamais située dans la première partie du classement. Pas une fois je n'avais dépassé la moyenne en philo, en histoire, en géographie. Je travaillais beaucoup moins que mes camarades, ayant développé une théorie selon laquelle lorsqu'on vous dictait une bibliographie comptant soixante volumes personne ne pouvait sérieusement songer, sans même parler d'exiger, que vous les lisiez tous ; il suffisait donc d'en choisir un au hasard (celui qui comportait le moins de pages était souvent l'élu) et d'en étudier une petite portion chaque soir. Ma culture générale était quasiment inexistante. Je ne possédais que deux atouts : j'aimais écrire, j'aimais l'anglais. Cela n'aurait pas dû suffire.

Je me demande aujourd'hui si les choses n'ont pas commencé à mal tourner à ce moment-là, si la haine dont j'ai été l'objet n'est pas née de cette injustice première. Je ne méritais pas ma place dans l'école prestigieuse. Il n'y avait aucune raison pour que les portes du temple s'ouvrent et me laissent me mêler à « l'élite de la France » (cette formule, je ne l'ai pas inventée, elle est sortie de la bouche de mon professeur de géographie au lycée Henri IV, un type qui avait un nom de marque de vêtements pour hommes et adorait faire des plaisanteries, sans toutefois posséder l'esprit de son concurrent direct, le professeur d'histoire, qui l'emportait sur lui en charisme et ne nous apprit rien en un an si ce n'est que jusqu'à sa mort Henri IV pensa que ce qu'il avait entre les jambes était un os).

Car oui, les choses ont mal tourné, mais, malgré cela, je conserve un souvenir radieux des années passées à l'ENS. C'était vraiment une très bonne période. J'étais rousse (teinte), j'avais un manteau très épaulé vert amande, je m'enivrais de cours, sur place, à la fac, à l'École des hautes études, chez un professeur de chant, j'apprenais avec gloutonnerie, et je me rends compte, en le racontant que j'ai fait exactement le contraire des autres élèves. Pour la plupart, ils s'étaient épuisés en classes préparatoires et arrivaient à Fontenay étrangement déçus, car cette immense promotion à laquelle ils avaient rêvé pendant deux ans, parfois trois et jusqu'à quatre, n'améliorait pas autant qu'ils l'avaient imaginé leur quotidien ; leurs angoisses métaphysiques étaient intactes, leurs conflits intérieurs inchangés, comme le déclarait Isaac Bashevis Singer dans son discours de réception du prix Nobel, chacun d'eux restait exactement « the same schmock ».

Cette recette impossible à rater de la dépression ne s'appliquait pas dans mon cas. Je n'avais pas beaucoup travaillé durant mon année d'hypokhâgne à Henri IV, et pas davantage en khâgne à Fennelon. Je me fiais aux statistiques. J'avais réussi à me faufiler (embrouilles, ruses et instinct de vie) dans les meilleures prépas, j'avais donc mes chances ; travailler ou pas n'y changerait pas grand-chose, justement parce que j'avais compris qu'un concours se gagne surtout à la chance. J'étais innocente, d'une certaine façon. Sauvée par ma bêtise, pas ma candeur. J'avais l'immense privilège de ne pas me rendre compte de tout ce qui me manquait. Je ne mesurais pas mon inculture car j'étais suffisamment inculte pour cela. Je n'étais pas non plus impressionnée par le défi. Je me disais simplement : « ce sera merveilleux d'être payée ».

Et j'avais raison. C'était merveilleux d'être payée. Payée à – selon mes critères – ne rien faire, si ce n'est hanter les séminaires de Laurent Danon-Boileau à Paris 3, d'Oswald Ducrot et de François Recanatì à l'EHESS, me passionner pour Antoine Culioli et me lancer dans l'apprentissage du Yiddish. Ma soif d'apprendre s'était déclenchée exactement au même instant que celle de mes collègues avait été étanchée. Dix neuf ans de jachère – interrompus par quelques heures merveilleuses auprès de professeurs exceptionnels (Mme Bessis en deuxième classe de maternelle, Mme Peyrat en CM2, Melle Stark en 4eme, Mme Mourensac en 3eme, Mme Chartreux, de la 6^{ème} à la première, Mlle Grelet et M. Michaux en hypokhâgne, Mme Barbéris et M. Mathieu en khâgne), avaient fait de mon cerveau un terrain fertile.

Pour beaucoup, l'entrée à l'ENS était la fin, la ligne d'arrivée. Pour moi, ce fut le début.

Je me rappelle le jour de la rentrée, mi-octobre, chaleur de plein été. Je portais une robe violette empruntée à ma mère, avec de larges manches papillon. Le soleil illuminait tout, comme le jour des résultats. Je fis connaissance avec le RER, avec la montée jusqu'à l'entrée, avec les salles, la bibliothèque où, pour la première fois, je lus la mention qui n'a cessé de me terrifier depuis : « Un livre mal rangé est un livre perdu », et, surtout, avec la cantine.

Comme je l'ai aimée cette cantine et ses plats en inox débordant de viande marrongrise et pourtant tendre et pourtant délicieuse et ce pichet de vin sur la table, que personne ne semblait voir et qui me réjouissait tellement plus que la carafe d'eau. Je mangeais avec grand appétit et buvais sans parler à personne car je n'avais pas d'amis. J'ai longtemps été mauvaise en amitié. Je ne savais pas comment m'y prendre. Je ne repérais pas les affinités électives, je m'assortissais mal ou pas du tout, semblable à une pièce de puzzle égarée dans une boîte qui ne lui correspond pas : ni mon motif, ni ma découpe ne s'accordait à celle des autres.

« Un livre mal rangé est un livre perdu », comme elle résonne, soudain, cette phrase.

Je me dis souvent qu'une autre que moi aurait été malheureuse, aurait souffert de solitude, se serait sentie exclue. Une autre que moi, et surtout par les temps qui courent, se serait consumée au feu du harcèlement, elle en serait peut-être morte, qui sait ?

Car les années passant, non contente de ne pas m'être fait d'amis, je m'étais forgé une magnifique cohorte d'ennemis. Je l'écris sans regret, sans tristesse et sans amertume. Je l'écris en souriant car – était-ce l'effet d'un refoulement massif, d'un déni malade, je ne me souviens pas avoir conçu la moindre douleur au moment de mon ostracisation.

Le mot n'est pas trop fort. Il correspond à la situation. En classe d'agrégation, un garçon devenu depuis un merveilleux traducteur de l'italien et que je croyais être ce qui pouvait se rapprocher le plus d'un ami (il nous arrivait de prendre un verre ensemble et nous dinions parfois chez une amie commune), est venu me trouver de la part de l'ensemble de mes condisciple – dont il était le délégué honoraire - pour m'annoncer, qu'il était souhaitable que je ne remette plus les pieds en cours.

Moi : Pourquoi ?

Lui : On ne peut plus te supporter.

Moi : Ah bon ? Mais qu'est-ce que je vous ai fait.

Lui : Tu fais pleurer les filles.

Cette première accusation mérite une explication. Une des œuvres au programme de l'agrégation d'anglais cette année-là, était Macbeth de Shakespeare. Dans le cadre du cours de littérature, nous nous retrouvions à la médiathèque pour visionner toutes les adaptations disponibles. Après avoir longuement admiré Orson Wells en contreplongée et en noir et blanc, nous sommes passés à la version en couleur et bien plus gore (et en ceci, très Shakespearienne) de Polanski. A chaque goutte de sang versé, « les filles » - ainsi qu'elles se désignaient elles-mêmes dans le différend qui nous opposait – poussaient des gloussements horrifiés. Je me rappelle m'être retournée et avoir demandé le silence. « Si ça ne vous plaît pas, avais-je dit, vous n'êtes pas obligées de rester. » Je considérais et considère toujours Roman Polanski comme un grand cinéaste et j'apprécie – est-ce un crime ? oui, d'après mes camarades de classes de l'époque – de pouvoir admirer une œuvre dans le calme et la concentration. Si elles avaient mâché du pop-corn, je leur aurais aussi lancé une remarque.

Moi : Elles ont pleuré, vraiment ? Pour Macbeth ?

Lui : Oui.

Moi : Et toi, tu as pleuré ?

Lui : Moi, non, mais je suis solidaire avec elles. Tu ne dois plus venir en cours parce que tu es violente.

Moi : vous trouvez que je suis violente parce que je demande le silence lors d'une projection, mais vous ne trouvez pas que c'est violent de vous mettre à vingt pour m'exclure de cours.

Lui : Ce n'est pas le seul problème.

Moi : Quoi d'autre ?

Lui : Tu poses trop de questions aux profs. Tu les indisposes et tu es insolente.

Moi : Donc tu viens aussi de la part des profs ?

Lui : Non.

Moi : Tu es d'accord que si les profs étaient gênés par mon attitude, ils n'auraient qu'à le dire ? Eux, ils pourraient vraiment me foutre dehors.

Lui : Ça nous gêne, nous.

Moi : Comment ça ?

Lui : On n'aime pas cette attitude... et... ça fait perdre du temps.

Ils craignaient donc qu'à cause de mes questions on ne parvienne pas à boucler le programme. J'ai eu envie de lui rappeler que le taux de réussite à l'agrégation d'anglais était de plus de 99% chez les normaliens et que nous étions, par conséquent, collectivement à l'abri de l'échec. Une fois encore, je m'étais appuyée sur cette joyeuse statistique pour m'autoriser une année quasi sabbatique durant laquelle, à part torturer « les filles » et insulter les profs, je ne faisais que lire de la linguistique et aller au cinéma avec mon amoureux.

En quelle année étions-nous ? Je ne me rappelle plus. Troisième ou quatrième ?

Avions-nous déjà accompli notre séjour à l'étranger ? Je ne crois pas.

A la suite de ce procès, j'ai continué d'aller en cours. Je n'ai pas hésité. J'ai prévenu on camarade messenger, le délégué des filles en pleurs : « Je serai quand même en cours lundi, lui ai-je dit. Si ma présence vous dérange vraiment tant que ça, vous n'avez qu'à rester chez vous. »

D'où tirais-je cette force de caractère, cette insouciance, cette arrogance ?

Je l'ignore.

J'aimais l'école, la cantine et son vin, la bibliothèque et ses livres perdus à jamais, la femme en tailleur Chanel qui nous enseignait la version avec talent, passion et intransigeance, l'homme aux cheveux bruns foncés plaqués autour de son visage triste qui habitait rue Raymond Losserand et fit sauter un à un tous les verrous des Palmiers Sauvages de William Faulkner, l'anglaise aux cheveux blancs coupés au bol, qui nous expliquait qu'après toutes les consonnes en anglais se trouvait un « h » secret, une expiration minuscule et que les voyelles longues étaient toujours plus longues que ce que l'on s'imaginait ; ainsi nous ne buvions pas du Ti, mais du T/iiiiiii. J'aimais le trajet en RER, le changement à Châtelet, j'aimais la côte que nous devions gravir à pieds, l'argent qui arrivait chaque mois sur mon compte et payait les festivals Bergman ou Tarkovski, autorisait de longues promenades de la rive droite vers la rive gauche, j'aimais ne jamais avoir l'impression de travailler et toujours la sensation d'apprendre.